Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 63 (2013)
Heft: 1

Artikel: Le sens d'un discours théologique aujourd'hui : hommage à Martin Rose
Autor: Wenger, Jonathan
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-514909

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 145 (2013), P. 55-59

LE SENS D'UN DISCOURS THÉOLOGIQUE AUJOURD'HUI

Hommage à Martin Rose

JONATHAN WENGER

Résumé

Le 12 juin 2013, Martin Rose prenait congé de l'Université de Neuchâtel, où il occupait la chaire d'Ancien Testament et d'hébreu depuis 1984. Cette brève laudatio *tient à lui signifier la gratitude qu'éprouvent les collaborateurs et étudiants des Facultés de théologie et de lettres et sciences Humaines à son égard.*

Il est un peu inhabituel d'adresser un simple éloge à un professeur au moment de sa retraite. L'usage aurait voulu que nous lui offrions, à cette occasion, un volume de *Mélanges*. Cela surprendra-t-il ceux qui le connaissent ? Il a refusé que cette démarche soit entreprise. Un geste que, finalement, l'on pouvait attendre d'un *Querdenker* de son envergure. Mais cela étant, voilà le signataire de ces lignes un peu emprunté ; il est moins versé dans les sciences théologiques que dans l'herméneutique littéraire, n'est doté ici que d'un mince quota de pages, et ne peut associer ici les voix des auteurs qui auraient pu célébrer l'émérite dans un recueil de *Mélanges*. Que faire dès lors ? Faire avec. Il n'est pas question qu'un professeur qui s'est autant investi, et pour deux facultés, les quitte sans aucun signe de reconnaissance. Nous nous attelons donc, dans les lignes qui suivent, non à une enquête critique sur les travaux de Martin Rose, mais à évoquer les éléments, scientifiques et humains, qui nous rendent si redevables à son endroit.

La caractéristique de *Querdenker*, que nous lui attribuions plus haut, peut nous servir de point de départ. Martin Rose ne s'est jamais arrêté à une pensée stéréotypée, faisant bon marché des difficultés, ou fondant ses recherches sur un « scénario » favorable, une *opinion communis* imprenable comme le sont les tours d'ivoire. Il connaît parfaitement les vertus de la transgression et des chemins de traverse, de la pensée qui sonde ses certitudes et bouscule ses acquis. En disant cela, nous ne voulons pas la désigner comme une pensée qui diviserait ou tendrait des embûches, qui ignorerait à son avantage limites et délimitations – tout au contraire : dans toutes ses activités, il a toujours été une personne *entière*. Et l'une de ses principales forces est sans doute cette aptitude

à se confronter dans la totalité de sa personne à chaque situation, quand bien souvent les circonstances exigent de nous que nous fassions plutôt une certaine «part des choses»; que nous effacions, le temps de nous occuper de tel ou tel problème, comme un pan de nous-même.

Pour mieux dire en quoi cette unité pleine est une richesse, nous aimerions invoquer un autre «penseur en brèche» neuchâtelois, Denis de Rougemont. Le personnalisme qu'il développait dès 1930 concevait l'homme comme un être fait d'une tendance individualiste et d'une tendance politique, communautaire. Aucun de ces deux pans, cependant, n'est la personne; ce qui la constitue dans son humanité, ce sont les deux *et* ce qui les lie. Et dans l'idée de Rougemont, ce lien n'est autre que la vocation, l'appel de Dieu qui, dans son sacrifice, nous éveille constamment à la conscience soucieuse d'autrui. Ou, pour le dire en ses termes: «Voilà l'homme que j'appelle une *personne*: il est à la fois libre et engagé, et il est libéré par cela même qui l'engage envers son prochain, je veux dire sa vocation.» [1]

Le commencement de l'humanité se trouve ici dans cette foi qui maintient l'homme uni, tant avec lui-même qu'avec ses semblables. La personne ne dirige pas ses regards sur un espoir lointain, mais s'obstine à vivre dans un présent existentiel. Fondée par Dieu, elle ne se questionne pas sur ce qu'elle peut attendre de lui, mais accepte la place qu'elle y occupe, et s'active à agir et à comprendre, pour elle comme pour les siens.

Cette résolution ferme, il nous semble la voir en permanence à l'œuvre chez Martin Rose; mais chez lui, peut-être à la nuance de Denis de Rougemont, cet ancrage est essentiellement un moteur qui doit lui permettre de s'approcher d'autrui. Et c'est sous ce signe qu'il a placé son activité de bibliste. Ainsi, on lit dans la conclusion de son *Herméneutique de l'Ancien Testament*:

> «Pour que je devienne un autre»: la *direction* indiquée par le Dieu de Jésus Christ n'est pas celle d'une perfection toujours plus performante, d'une élévation, d'une sanctification ou «déification», mais à l'inverse la direction vers les êtres humains: ils m'attendent et m'aideront à «devenir un autre». J'ai la confiance que ce Dieu qui s'est manifesté tout autrement que prévu, en la personne d'un crucifié, me conduira à l'«altérité» ultime et celle-ci constituera l'achèvement de mon parcours de «comprendre» [2].

Un autre exemple significatif en est l'étude qu'il consacre, dans sa monographie *Rien de nouveau: nouvelles approches du livre de Qohéleth*, à celui qu'il nomme le «Théologien-Rédacteur» [3]. Rappelons brièvement les

[1] D. de Rougemont, «La bataille de la culture», *in*: Id., *Mission ou démission de la Suisse*, Neuchâtel, La Baconnière, 1940, p. 88.

[2] M. Rose, *Une herméneutique de l'Ancien Testament: comprendre – se comprendre – faire comprendre*, Genève, Labor et Fides, 2003, p. 448.

[3] M. Rose, *Rien de nouveau: nouvelles approches du livre de Qohéleth* (Orbis Biblicus et Orientalis, vol. 168), Fribourg/Göttingen, Éditions Universitaires/Vandenhoeck & Ruprecht, 1999. Voir également *supra*, dans sa leçon d'adieux.

conclusions de Martin Rose pour mieux situer ce dépassement des attentes et cette responsabilité de la personne dont nous parlions. Il conclut que le livre de *Qohéleth* a été rédigé en trois étapes ; un livret de sagesse, composé par «Le Maître» ; une réécriture effectuée par «Le Disciple», qui accentue l'aspect de la *vanité* de la vie sous le soleil, la faiblesse désespérante de l'homme, de ses pauvres moyens de connaissance et de salut ; enfin, un «Théologien-Rédacteur» qui achève le processus de composition du livre. Or, ce troisième auteur ne tente pas de nier les conclusions du « Disciple » ; mais il dépasse ce désarroi, et parvient à en tirer un nouveau profit. Contre la tendance « nihilisante » du Disciple, il rappelle la présence de Dieu. L'ordre n'est pas inexistant ; il n'est qu'imperceptible à nos moyens. «L'éloge de la joie» n'est alors plus un simple hédonisme par défaut, mais une vie heureuse, bien que limitée, pour savoir éprouver les limites dans lesquelles elle évolue. «Car Dieu est au ciel et toi sur la terre.» Et ce simple constat rend sa place à l'homme. Les bornes de l'homme « indiquent l'espace de Dieu, le cadre porteur de la vie humaine. Les "limites" ont un nom, elles évoquent des connotations *positives*» [4].

Et Martin Rose sait priser nos limites. Dans une conférence intitulée «Y a-t-il aujourd'hui encore un sens à parler de la "parole de Dieu" ?» [5], il dit dans ses remarques introductives :

> Si j'ai appris quelque chose des grands herméneutes, c'est l'importance de la réflexion sur les présupposés, [...], sur les préjugés, préconceptions, autrement dit : une considération sur le rapport fondamental entre l'interprète et «son» interprétation.

Cette remarque pourrait avoir l'air d'un simple rappel méthodologique des bases du discours herméneutique ; mais son importance est tout autre. La conscience de nos préjugés, c'est la conscience de certaines de nos limites. De la confrontation avec les textes bibliques, il serait présomptueux d'espérer retirer «La» vérité. Ils résisteront à livrer cette révélation. Par contre, ils permettent à celui qui vient s'y confronter de s'y découvrir plus clairement. Les questions qu'on leur soumet peuvent ne pas trouver de réponses ; mais la confrontation aux questions qui dépassent l'être humain lui montre, en lui, ce qu'il espère y trouver. Quand Simone Weil disait des Évangiles qu'ils ne parlaient pas de Dieu, mais de l'homme, elle n'entendait pas du tout leur retirer une nature de révélation divine ; elle disait, tout au contraire, que Dieu, comme problème insoluble, se révèle le meilleur moyen pour l'homme de se connaître lui-même – de trouver sa place unique, face à ce qui le dépasse. Comme Martin Rose le dit dans le titre d'un bel article, le sacré est le «relief de la vie» [6], une référence absolue à laquelle il faut la mesurer.

[4] *Ibid.*, p. 550.

[5] Prononcée dans le cadre du colloque marquant le 100e anniversaire de Gerhard Ebeling, en septembre 2012, à l'Université de Neuchâtel (texte inédit).

[6] «Le sacré, relief de la vie : un point de vue théologique», *Les cahiers protestants*, n° 6 (1989), p. 5-14.

Une autre incarnation du discours théologique, il la donne précisément dans sa leçon de clôture (*cf.* ci-dessus). Après avoir explicité le modèle du raisonnement antique (perception – appréhension – déduction), il n'a rien de plus pressé que de donner deux exemples où ce schéma, précisément, se transforme pour aboutir à son dépassement. La déduction quitte le domaine du démontrable ; elle fait irruption dans l'existence, dans la *joie*.

Aussi, son interrogation, mentionnée plus haut, sur «le sens de la parole de Dieu», trouve ici non une réponse littérale, mais un véritable *sens*. Il se trouve être le principal motif de ma reconnaissance à son égard : avoir redonné son sens à la notion de la parole théologique, aujourd'hui.

* * *

Il est temps de conclure. Nous aimerions simplement remercier Martin Rose. Pour s'être perpétuellement tourné vers autrui, se rendant toujours pleinement disponible, accessible à lui ; pour avoir toujours maintenu cette présence bénéfique à l'égard de ses étudiants, collègues et paroissiens ; pour ne s'être jamais tenu quitte de rien, et avoir, à la moindre occasion, toujours témoigné de la plus grande gratitude[7] ; pour avoir diversifié ses activités, comme pasteur, professeur, conférencier, et s'être adressé à tant de publics ; des articles scientifiques, des *Predigtmeditationen*, comme des articles dédiés aux journaux quotidiens, voulant rendre sensible à tous les questions de la vie avec le recul que donne la lecture critique de la tradition biblique ; de s'être engagé pour la communauté académique, mais aussi pour les Églises protestantes, à Münster, à Zurich et à Dinhard plusieurs années, ainsi qu'à Neuchâtel, occasionnellement ; d'avoir également dressé des ponts entre les langues, tant comme traducteur[8] que comme professeur[9] ; et d'avoir participé, avec une rigueur scientifique et humaine exemplaire, à la formation de nombreuses générations d'étudiants : théologiens bien sûr, mais aussi philosophes, étudiants des divers instituts de littératures, d'histoire et d'histoire de l'art, d'archéologie, d'ethnologie, etc. ; notamment encore pour l'avoir fait, pendant plusieurs années, dans une Faculté de lettres qui n'était pas la place la plus appropriée à un vétérotestamentaire de son ordre. Qu'il l'ait fait cependant fut d'une grande importance pour bon nombre d'entre nous, désormais avertis de l'importance de l'héritage biblique dans nos propres disciplines.

[7] À cet égard, on peut jeter un coup d'œil sur les nombreux articles publiés par lui dans divers recueils de *Mélanges* : son premier souci fut toujours de rappeler l'importance qu'eut chaque collègue pour lui et la dette qu'il avait contractée à son égard. On ne trouve aucun de ces témoignages, me semble-t-il, qui ne justifie dans un long paragraphe préliminaire les raisons de sa gratitude. Si vous feuilletez le reste du volume, il vous paraît tout à coup d'un formalisme bien mort.

[8] Rappelons qu'il fut traducteur et expert pour l'édition de la *Bibel im heutigen Deutsch*, en 1981.

[9] Ayant acquis une maîtrise proprement littéraire du français.

Dans son *Herméneutique*, au chapitre qui le représente peut-être le mieux («Une lecture identitaire, personnelle et existentielle»), il note : «J'aimerais trouver une place, ma place personnelle peut-être, dans une communauté qui lit les Écritures, les interprète et les vit.» [10]

Cette communauté d'interprétation, qu'il définissait ailleurs [11] comme le processus continuel de lecture et de questionnement, la *mise en commun*, l'échange de pensées et la recherche d'une entente, merci, cher Martin, d'avoir tant fait pour la créer.

[10] M. Rose, *Une herméneutique de l'Ancien Testament*, *op. cit.*, p. 427.
[11] «Y a-t-il aujourd'hui encore…», *loc. cit.*